

« L’animalité traverse l’humain de part en part ».

Entretien avec Anne Simon

Aude Jeannerod, Université Catholique de Lyon [✉](#)

Morgane Leray, Aix-Marseille Université [✉](#)

Olivier Sécardin, Université de Hiroshima [✉](#)

RELIEF – Revue électronique de littérature française

Vol. 18, n°1 : « À l'École du vivant : enseigner la littérature avec les humanités environnementales », dir. Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin, juillet 2024

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin, « “L’animalité traverse l’humain de part en part”. Entretien avec Anne Simon », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 18, n° 1, 2024, p. 27-43. doi.org/10.51777/relief19414

« L’animalité traverse l’humain de part en part » Entretien avec Anne Simon

AUDE JEANNEROD, Université Catholique de Lyon

MORGANE LERAY, Aix-Marseille Université

OLIVIER SÉCARDIN, Université de Hiroshima

Résumé

La zoopoétique étudie la pluralité des moyens stylistiques, linguistiques et narratifs qui permettent de restituer la diversité des émotions et des comportements animaux, tout comme la pluralité de leurs mondes. Comment ce champ de recherche s’inscrit-il dans les études littéraires environnementales ? Comment la zoopoétique permet-elle de renouveler les manières dont on étudie la littérature, de l’école à l’université ? Directrice de recherche au CNRS et professeure attachée au département de Littératures et Langage à l’École normale supérieure (Paris), Anne Simon est une chercheuse française en études littéraires et philosophiques. Spécialiste de Proust, elle a orienté son travail sur le vivant et l’animalité en littérature, développant le champ de la recherche en zoopoétique. Elle a notamment publié *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique* (Marseille, Wildproject, 2021). Elle est responsable du programme de recherche « Animots », subventionné par l’ANR entre 2010 et 2014 et désormais soutenu par l’unité République des savoirs (CNRS/ENS/Collège de France – PSL).

Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin (AJ, ML et OS) – Depuis le début des années 2000, vous avez initié et développé une nouvelle approche littéraire, la zoopoétique, qui se place dans le sillage des humanités environnementales appliquées à la littérature – la géopoétique, l’écocritique, l’écopoétique, etc. Comment la zoopoétique s’inscrit-elle dans cet écosystème ?

Anne Simon (AS) – Faisons un petit détour par les *studia humanitatis* (devenues nos « humanités ») : appelées ainsi à partir d’un XIV^e siècle où s’ébauche la figure de l’humaniste de la Renaissance, elles ouvraient sur la diversité des langues et de leurs cultures. C’est l’époque où on redécouvre l’Antiquité grecque et latine, et où on aborde les textes, y compris sacrés, de façon critique, pour construire un citoyen digne de ce nom. Vous évoquez les « humanités environnementales », mais j’emploie plus volontiers l’expression « humanités écologiques » : la première formule a certes l’avantage d’être devenue courante et repérable, mais l’adjectif « environnemental » est porteur d’une idéologie circulaire plaçant encore l’humain au centre des dynamiques terrestres ou des interactions entre vivants. L’adjectif « écologiques » accolé au terme d’« humanités » permet de replacer ces études dans un monde plus large que la sphère humaine, tout en insistant sur l’importance des arts et des lettres pour aborder l’avenir. Avec la notion d’*oikos* appliquée aux humanités, non seulement on peut inverser le sens giratoire allant de l’humain vers sa « périphérie », mais on peut surtout sortir de cette opposition. Dans « écologie » en effet, on entend dans le même temps *oikos* et *logos*, séjour et lan-

gage/savoir : la littérature devient dès lors incontournable dans la réflexion sur la situation de la planète, alors qu'elle est souvent un parent pauvre de la réflexion environnementale, à laquelle, elle sert, au mieux, de réservoirs d'exemples. Imagine-t-on pourtant un *logos* sans *mythos*, un langage ou une pensée qui ne passeraient pas par l'imaginaire ? Pour aborder l'écologie, il faut réaffirmer la puissance des motifs poétiques – qu'ils soient dystopiques, réalistes, mobilisateurs, innovants ou décalés –, la variété des genres littéraires – de la satire au lyrisme, du témoignage au manifeste –, mais aussi l'inventivité des articulations que la syntaxe propose entre différents domaines de la réalité.

Vous comprenez sans doute mieux le rôle de la zoopoétique dans ce vaste champ, qui a pour objectif de sortir de l'opposition entre langage littéraire et animalité. Elle étudie la pluralité des moyens stylistiques, linguistiques et narratifs qui permettent de restituer la diversité des émotions et des comportements animaux, tout comme la pluralité de leurs mondes. Elle s'attache à la complexité des relations entre humains et bêtes tout autant qu'aux entrelacements de ces derniers avec les éléments ou avec d'autres vivants comme les plantes ou les champignons.

La zoopoétique a pris un tournant collectif très récemment, vers 2015-2016, dans le sillage du programme « [Animots](#) » créé en 2010, sur lequel je reviendrai. Comme vous le mentionnez, on voit surgir alors, et la zoopoétique s'inscrit dans cette mouvance, de nombreux champs d'étude, qui apparaissent, disparaissent, s'entrecroisent et se reconfigurent au rythme des nouvelles sensibilités et attentionnalités à la planète et au vivant. Géopoétique, écocritique, écopoétique, mais aussi *turns* (tournants) et *studies* issus d'un monde anglo-saxon et nord-américain parfois très hégémonique, fleurissent et peut-être se fanent à une vitesse croissante : on en est encore aux *animal studies* que déjà le *mineral turn* prend fin, alors qu'on a à peine eu le temps de voir passer le *vegetal turn*, les *blue studies* se déclinent en France en thalassopoétique, on s'écharpe sur les sens de « écocritique » et « écopoétique », on intègre le gris et le brun des déchets et des toxicités industrielles dans les *green studies*, on prend la zoopoétique pour la simple étude des « représentations » des bêtes en littérature... Cette liste incomplète et fantasque peut donner le tournis ! Il convient donc pour enseigner ce panorama instable d'être pragmatique et d'avoir le sens historique autant que le sens de l'humour.

En effet, ces moments du champ académique, très fluides, très rapides, surtout à l'heure d'internet, sont parfois interchangeable, parfois lieux de controverses passionnées. Ce n'est pas une tare, c'est l'occasion de poser des questions ouvertes ! Qu'est-ce qu'un animal, un humain, un lieu, « le vivant », « la nature », la Terre ? Par combien de mots « l'Anthropocène » a-t-il été critiqué ou nuancé (« Plantationocène », « Androcène », « Pyrocène », « Symbiocène », etc.) ? Quelles sont les fonctions de la littérature dans ce concert d'interrogations ? Peut-être de les contourner, ou de les compliquer ! Ces questions engendrent des acceptations différentes non seulement entre disciplines, mais aussi, dans un même domaine, d'un chercheur ou d'une chercheuse à l'autre, du fait de pensées personnelles mais aussi parce que nos généalogies et nos référents culturels sont parfois éloignés. C'est en réalité très bien comme cela... L'un va se référer au champ nord-américain ou au contraire s'en défier,

l'autre relie le poétique à la phénoménologie européenne qui s'enchant de l'apparaître sensible, un troisième va promouvoir un engagement écologique direct auquel le quatrième ne souscrit que partiellement... Cette complexité enrichit le champ : ces moments et ces appellations témoignent d'un maelström épistémologique et d'une difficulté à « nommer » la vie, ou à définir le lien entre sociétés humaines et nature.

Certes, un pénible effet de mode abîme la créativité réflexive, toujours risquée et incertaine : je me méfie notamment de la « pensée-chapelet » qui consiste à égrener grain après grain tout ce que l'opinion du moment considère comme « vert ». Des mots-mania, du « bon côté » de la morale, reviennent en boucle sans qu'en soient toujours connues les nuances (« le vivant », « le naturalisme », « le devenir-animal », « le non-humain »...); des mots-tabous sont censés ne plus devoir être employés (« la nature », « l'animal », « l'humain », « Descartes »...)¹. Il faut se méfier autant du durcissement des lexiques que de leur volatilité, car dans les deux cas ils canalisent la réflexion et empêchent son évolution. D'autant, je l'ai dit, que les modes vont vite alors que le champ de la recherche a besoin de temps. J'ai ainsi entamé une recherche sur l'arche des vivants, et sur les revitalisations contemporaines de l'arche de Noé, qui a débuté il y a plus d'un lustre ! Ces remarques ne signifient pas qu'on ne peut pas créer de nouveaux lexiques pour signifier l'originalité de notre moment présent, bien sûr : ce qui compte cependant, ce sont les débats qu'ils initient, bien loin des formules toutes faites.



Fig. 1. Anne Simon. Photo Agata Siecinska.

1. Voir Anne Simon, « Vivant, nature, sauvage... : mots-mania ou mots-tabous ? », dans Colette Camelin, Raphaël Larrère et Alain Romestaing (dir.), *Le renouveau du sauvage et Que peut la littérature pour les vivants ?*, Saint-Josse, HDiffusion, à paraître en 2024.

Il est donc difficile de se repérer quand on n'est pas spécialiste de tel ou tel champ. Il reste, je le précisais, que ces appellations que vous évoquez dans votre question dessinent des champs d'étude qui ont des raisons d'être liées aux bouleversements historiques de notre présent : il s'agit de porter à un moment ou un autre la focale sur tel ou tel élément, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont séparés les uns des autres. La zoopoétique est-elle incluse dans la géopoétique, l'écopoétique ou l'écocritique, qui étudient les représentations et les écritures des lieux et des façons d'habiter, tout autant que les intrications entre vivants ou leurs entrelacs avec le monde ? Oui et non, dans la mesure où elle se développe aux croisements de ces réflexions... On peut très bien, en zoopoétique, étudier tel aspect d'un animal dans une œuvre (par exemple le langage du singe dans *Mémoires de la jungle* de Tristan Garcia), ou au contraire envisager la montagne dans *Le Poids du papillon* d'Erri de Luca comme un vivant à part entière.

Ces approches en retour ne sont pas non plus « hors zoopoétique », puisque l'élément « zoo », issu du *zôion* grec, renvoie à l'animation, et donc aux façons d'investir un lieu. J'aime beaucoup me référer à la thèse du philosophe Francis Wolff, selon lequel le *zôion* désigne davantage le mouvement que le vivant ou la vie. Astres, planètes, démons, dieux font partie du *zôion* au même titre que l'animal ou l'humain... Tout simplement parce que tout est imbriqué, j'y ajoute les plantes, les paysages, l'atmosphère, les sols, les eaux, ces pierres qui recèlent tant de vivants infimes dans leurs plis, et qui sont elles-mêmes inscrites dans le temps – il y a des pierres vivantes et des pierres mortes. Je sais que pour enseigner, on a souvent besoin de cases et de catégories précises, mais peut-être faut-il justement sortir de cette écologie cellulaire de la didactique, pour entrer dans un enseignement des « limitrophies » : les seuils, les entre-deux, les interstices chers aux philosophes Jacques Derrida et Maurice Merleau-Ponty. Introduire aussi une réflexion sur les intensités et les vitesses (animales, sensibles, syntaxiques...), à l'instar de Gilles Deleuze et Félix Guattari, est parfois plus stimulant qu'une étude des représentations et des thèmes.

Au niveau de la stratégie de lancement puis de consolidation du champ de la zoopoétique, privilégier ce terme « grécisant » plutôt que d'employer l'expression « études littéraires animales » permettrait non seulement de rendre cette approche « sérieuse » (pour créer des postes de jeunes chercheurs, des bourses de thèse, etc.), mais aussi de la distinguer des *animal studies* ou *human-animal studies* anglo-saxonnes et nord-américaines qui portaient à leurs débuts sur la critique strictement thématique, la transparence référentielle du langage, la défense de la cause animale ou un rapport valorisé voire idéalisé à une nature et à une sauvagerie qui ne recourent pas les paysages européens. Ces remarques valaient il y a vingt ans, elles sont désormais datées, tant la réflexion a aussi évolué dans la sphère anglo-saxonne, qui revient sur certaines simplifications, notamment celles d'un usage dénotatif du langage, ou d'une réduction du propos à une *wilderness* qui avait tendance à oublier que les terres dont il était question étaient habitées bien avant l'arrivée des « découvreurs » européens.

Je pense que le foisonnement d'approches auquel on assiste correspond surtout à des accentuations, plus qu'à des différences majeures : en écopoétique, Stéphanie Posthumus ou

Pierre Schoentjes évoquent bien sûr les vies animales et végétales, tandis qu'en réponse je conçois les lieux comme des entités constituées d'entrelacements vitaux ; et, à l'instar de Jean-Christophe Cavallin ou Anna Tsing, j'inclus dans ces entrelacs légendes, récits et imaginaires... C'est pour cette raison que j'envisage la zoopoétique comme une approche, et non comme une discipline, et que je ne cherche pas à la définir de façon stricte : tout dépend des œuvres qu'on aborde et dont nous devons honorer le projet (qu'on soit d'accord ou non avec les intentions de l'auteur), de la focale qu'on donne à tel ou tel moment dans un parcours personnel. Au début de mon travail, j'ai par exemple insisté sur les animaux présentés comme « réels » dans l'espace de la fiction : maintenant que j'ai avec d'autres avancé sur ce plan, je peux relier plus directement la zoopoétique aux animaux fabuleux, ce que je faisais déjà, mais tangentiellement, via l'étude de l'hybridité humanimale ou celle de la disparition conjointe des langues et des manières d'imaginer les vivants.

Pour enseigner ces approches qui sont désormais bien installées, il convient de revenir en arrière, et de faire l'histoire des champs académiques, qui sont toujours aussi des champs politiques. Au tournant des deux millénaires, en 2000, il n'y avait pas de recherche collective sur l'animalité en littérature : les bêtes étaient envisagées comme des allégories de passions humaines, des expressions de pulsions sexuelles ou inconscientes, des symboles de relations sociales idéales ou dictatoriales. On cantonnait leur importance à des genres précis comme le mythe, le conte ou la fable, ou à une supposée « paralittérature » : livres pour enfant, récits régionalistes, science-fiction et *heroic fantasy*. Dans le champ de la littérature de langue française, nous étions moins qu'une poignée à renouveler les corpus, et à porter notre focale sur d'autres espèces animales que la nôtre. Lucile Desblache, par exemple, reliait engagement animaliste et attention à la présence des bêtes en littérature. Pour ma part, même si mon travail a été et est toujours traversé par la souffrance animale, je souhaitais en outre prendre au sérieux autant le dialogue entre un « je » et un « tu » dans la « Lettre à l'éléphant » de Romain Gary, que l'animalisation des femmes chez Émile Zola, autant étudier la complexité des relations entre bête et chasseur chez Genevoix, que l'âpreté violente et sanglante des relations entre bêtes dans *Bambi – L'histoire d'une vie dans les bois* de Felix Salten. Ces considérations importent pour cerner ce qu'on fait entrer ou non dans le champ de la zoopoétique. La vermine et les organismes collectifs comme les termitières et les fourmilières ont ainsi été pour moi fondamentaux dans mes lectures de Svetlana Alexievitch, Henrietta Rose-Innes ou Jules Michelet. Je pense aussi, bien sûr, à cette bestiole mi-humaine mi-animale de Kafka, que ce soit dans *La Métamorphose* ou dans sa nouvelle inachevée *Le Terrier*, rédigée très peu de temps avant sa mort.

La zoopoétique, contrairement à certaines études animales littéraires ayant un projet explicitement militant, tout à fait légitime du moment qu'il s'annonce comme tel, élargit donc l'envergure du compas, allant des œuvres les plus créatives aux plus politiquement nauséabondes, en passant par les plus consensuelles. C'est là un engagement politique et cognitif, que cette ouverture sur le négatif, voire sur une remise en question de la *doxa* qui définit ce qui est de l'ordre l'audible et de l'inaudible. L'éthique est cruciale en zoopoétique, que j'ai souvent appelée une « zoopoéthique » : c'est une tâche complexe parce qu'on doit se

confronter aux partis pris des œuvres, qui ne sont pas toujours clairs et purs – ce qui n’est pas une critique, au contraire ! Présenter un molosse d’attaque qui fait la paix avec un vieil homme parvenant à se délivrer de son statut d’esclave, est-ce juste historiquement ? Non, mais il n’y a aucune raison de jeter l’anathème sur Patrick Chamoiseau, au monde si riche... Il convient de se méfier des ravages des enseignements convenus, à message facile.

Je ne vous donnerai qu’un exemple. *L’homme qui plantait des arbres* est aujourd’hui présenté (en l’occurrence par [Wikipédia](#)) comme « une ode au travail, à l’opiniâtreté, à la patience, à l’humilité, et à la ruralité » : ce livre est devenu un manifeste écologique pour enfants, étudié en classe – les forêts plantées entre 1913 et 1947 par le berger permettent à des familles de réinvestir les villages abandonnés. En 1953, Giono ne peut plus ignorer l’importance des engagements pris (comme celui de s’occuper de Luise Straus-Ernst, qui finira malheureusement par être déportée) et des engagements non pris (je vous renvoie au scandale de sa participation au journal collaborationniste *La Gerbe*) ; pourtant, il rêve encore d’apprendre aux enfants qu’on peut échapper à la guerre si on le souhaite. Alors certes, c’est une commande qui oriente vers la bien-pensance, puisqu’elle fut publiée pour la première fois dans *Vogue*, en anglais, aux États-Unis, sous le titre *The Man Who Planted Hope and Grew Happiness* : « L’homme qui plantait l’espoir et faisait pousser le bonheur »... Il suffirait, comme le berger Elzéard Bouffier, d’être généreux avec les arbres et « athlète de Dieu » pour passer à côté de l’Histoire, avec sa grande hache : « Le berger n’avait rien vu. Il était à trente kilomètres de là, continuant paisiblement sa besogne, ignorant la guerre de 39 comme il avait ignoré la guerre de 14 »². Il se trouve que de nombreux enfants de l’époque, surtout pendant la Deuxième Guerre mondiale, n’ont pas eu la chance de planter des arbres, de garder des moutons ou d’être apiculteur comme Elzéard Bouffier, qui meurt paisiblement en 1947... Cette fable nous alerte certes sur les ravages de la déforestation et peut être lue comme un conte didactique. C’est la naïveté de sa réception qui pose finalement le plus de problèmes, puisque sa transformation en bréviaire écologiste pour les écoles primaires révèle en réalité l’anhistoricité de l’écologie politique lorsqu’elle se cantonne à l’environnementalisme pur déconnecté du social.

Pour en revenir à ma façon d’aborder la zoopoétique, je souhaitais surtout examiner comment le style, plus que les images et les motifs, est apte à nous donner accès à d’autres espèces. La zoopoétique – tout comme la *zoopoetics* d’Aaron M. Moe, aux États-Unis – est avant tout centrée sur les intensités, les rythmes, les souffles, les dispositions sur l’espace de la page, les procédés narratifs. Sophie Milcent-Lawson et Davide Vago étudient ainsi très précisément les façons de construire des « points de vue » animaux d’où faire émaner une description déliée du schéma corporel humain. La syntaxe, la ponctuation nous proposent des articulations de la vie extrêmement différentes d’un auteur à un autre.

Peut-être la zoopoétique sera-t-elle un jour un simple moment dans les études de lettres ? Pourquoi pas. Si elle aura pu contribuer à dessiller les yeux de lecteurs et des lectrices, à montrer que la culture occidentale n’est pas séparée de la nature mais que sa littérature,

2. Jean Giono, *L’Homme qui plantait des arbres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Cadet », 1998 [1953], p. 41 et 43.

son théâtre, ses chansons sont habités et traversés par d'autres vivants, par les récits à leur propos, alors elle aura été utile. Et bien sûr, je suis déjà persuadée que la zoopoétique peut aider à décrypter le monde que nous rendons toxiques, et témoigner d'une inquiétude qui oriente vers l'action. Pour cela, bien sûr, il convient de ne pas rester cantonné à des corpus où les vivants et les éléments n'ont pas de place, et de créer des analyses qui permettent de montrer qu'ils jouent un rôle dans l'intrigue, qu'ils ne sont pas un simple décor dans tel ou tel texte.

AJ, ML et OS – La zoopoétique s'est d'abord intéressée aux textes modernes et contemporains. Comment se tourne-t-elle désormais vers les textes des siècles antiques, médiévaux et classiques ? Œuvre-t-elle à la (re)découverte de nouveaux corpus, de nouveaux auteurs ?

AS – Le terme « zoopoétique » vient de Jacques Derrida, et de son attention à la pluralité des animaux ; il employait le terme en le rapportant à la fable et à l'allégorie, notamment chez Kafka, mais je l'ai reconfiguré à partir de son étymologie, évoquée plus haut. Du coup, effectivement, l'idée était de se confronter à un moment crucial du bouleversement des écosystèmes par l'emprise du productivisme et du mercantilisme, et à une industrialisation insupportable d'animaux transformés en chimères souffrantes. On dit souvent que la Modernité, qu'on fait souvent commencer au XVII^e siècle avec la mathématisation de la nature et se renforcer au XIX^e siècle avec son hypermécanisation, a dans le même temps éradiqué la nature de notre culture, en en faisant son dehors. Or, revenir par de patientes analyses zoopoétiques sur les XIX^e-XXI^e siècles a permis de mettre au jour un nombre incroyable d'auteurs et d'autrices attachés, frontalement ou plus implicitement, à nos insertions multiples dans le monde naturel. Dans « Le Rossignol » de Verlaine, le chant de l'oiseau ou son silence sont en échange constant avec les sentiments du poète, sans qu'il s'agisse d'une projection « sur » la nature. Nombreuses sont les œuvres attentives aux singularités des bêtes, aux atteintes à leur rencontre, voire à leur morale naturelle ou à leur lien à la transcendance – c'est le cas du poème « Le Crapaud » de Victor Hugo. De même, la zoopoétique, tout comme la géopoétique ou l'écopoétique, a montré que la littérature a depuis longtemps pris en charge ce que Gilles Clément nomme les « tiers paysages » – des friches chez Stephen King aux décharges chez Lucie Taïeb, en passant par les villes abîmées chez Jacques Fame Ndonga, les rats dans la guerre chez Andrzej Żaniewski ou les abattoirs chez Alfred Döblin. Il suffisait juste d'ouvrir les yeux, et d'écouter un véritable concert animal, exultant ou hurlant dans nos bibliothèques.

Pour ne pas simplifier outrageusement mon propos dans le cadre d'un entretien, je porterai ma réponse uniquement sur le champ de langue française. L'attention massive portée par la zoopoétique aux XX^e et XXI^e siècles vient d'abord de la situation dramatique que nous vivons. Mais même pour le XIX^e siècle, Élisabeth Plas, Aude Jeannerod et Mathilde Régent ont montré à quel point l'anthropomorphisme, la parole attribuée aux bêtes ou l'idée de nature sont à rapporter à des codes poétiques et philosophiques différents des nôtres. Il ne peut donc y avoir « une » zoopoétique, mais des constitutions de champs chronologiques

qui mettent en avant des continuités tout comme des épistémologies variées, qui réclament une contextualisation.

Pour les siècles encore antérieurs, la question animale hante la philosophie depuis qu'elle s'est constituée, dans l'Antiquité grecque notamment. Mais elle hante aussi la Bible : herbes et arbres féconds apparaissent dès le troisième jour de la Création, et le cinquième jour, les premiers animés sont des poissons et des oiseaux ; quant au premier dialogue en style direct, il a lieu entre une femme et un serpent... Les collègues spécialistes des périodes antérieures aux ^{xx}e et ^{xxi}e siècles n'ont donc pas attendu que la zoopoétique se développe pour aborder la question, d'autant plus cruciale que l'opposition morale entre humain et animal a couru pendant des siècles, du fait de présupposés dogmatiques. Avec la zoopoétique, on peut cependant montrer que cette opposition, certes dominante, était remise en question, grâce à l'étude de saint François d'Assise côté christianisme, de commentaires et de légendes côté judaïsme, et grâce à de nombreux poèmes et contes partout en Europe témoignant d'hybridités fascinantes, ou des surimpressions entre chants d'oiseaux et lyrisme poétique. De cette longue durée des problématiques témoigne l'agrégation de lettres modernes 2022-2024, qui portait sur les fictions animales depuis l'Antiquité latine.

Du fait des différences de mentalités d'une période à une autre, les travaux d'Émilie Frémond sur le rapport aux ^{xx}e et ^{xxi}e siècles entre sciences du vivant et imaginaire des encyclopédies poétiques d'animaux fictifs contrastent ainsi avec ceux d'Aude Volpillac sur les bêtes parlantes ou l'histoire naturelle des insectes au ^{xvii}e siècle³. Nicolas Correard renouvelle lui aussi l'analyse de l'époque classique, en exhumant des œuvres oubliées, ou mal lues, à un moment où on aurait tort de croire que l'animal constitue l'autre absolu de l'humain. Un [colloque sur la zoomorphie satirique](#) montrera que les auteurs, y compris au ^{xvii}e siècle, ne s'intéressent pas seulement à la valeur allégorique du bestiaire, dans l'indifférence envers la réalité animale : il y a au contraire, dans de nombreux cas, une tension entre une polarité « zoosatirique », qui tient à l'intentionnalité ciblée de textes polémiques, et une polarité proprement « zoopoétique », qui permet une incursion imaginaire dans le monde alternatif d'autres vivants.

À propos des corpus, il est intéressant d'examiner les genres littéraires que le monde académique met à l'honneur et ceux qu'il a longtemps placés sous le boisseau, comme le roman rustique (via les travaux notamment d'Alain Schaffner et Alain Romestaing) ou la fiction fondée sur l'histoire naturelle. Or la zoopoétique peut apporter beaucoup à une réflexion sur la légitimité et la valeur des œuvres. *Qaneh* en hébreu désigne une canne servant d'instrument et d'unité de mesure : quand le canon est confondu avec des mesures prescriptives, il peut donc être paralysant. Le terme renvoie cependant aussi au roseau et au jonc : un usage plus souple, plus fécond (puisque lié au sème aquatique), soucieux des évolutions de l'histoire et de la vie de la pensée, permet bien au canon de contribuer à la formation d'un espace symbolique commun, à partir duquel instituer de nouvelles façons d'aborder les œuvres, et d'agir dans la vie.

3. Voir l'ouvrage collectif « Créatures parlantes » et « truchement » du conteur. *Éthique et esthétique du discours animal* (animots.hypotheses.org), qui couvre une période allant du ^{xvii}e au ^{xx}e siècle.

Par mon propre ancrage sur la prose narrative, la zoopoétique a au début surtout concerné celle-ci, dans son lien à l'éthologie et à la philosophie, avec une accentuation sur la phénoménologie, disciplines que Thangam Ravindranathan, Nicolas Picard et Antoine Traisnel ont aussi mobilisé dans des travaux de grande ampleur. Heureusement, le travail est collectif : Flora Souchard et Aline Bergé se sont attachées à des corpus de poésie contemporaine, Romain Bionda se penche sur une « histoire animale » de la scène, par l'examen de la longue histoire des animaux vivants au théâtre.

Quant à la reconfiguration du canon académique, la zoopoétique étudie effectivement la sédimentation ou l'évolution de modèles littéraires valorisés, et reconfigure la hiérarchie entre *minores* et *majores*. Cerner ce qui chez un auteur reconnu relève de l'animalité – peu valorisée jusqu'à il y a peu et donc peu étudiée – produit deux effets. Le premier conduit à rendre « notables », pour reprendre un terme cher à Roland Barthes, certains aspects à l'intérieur d'une œuvre déjà très étudiée sur un autre plan (Marcel Proust, Marguerite Duras, Marguerite Yourcenar, Édouard Glissant, Léopold Sédar Senghor, Alain Robbe-Grillet). Le deuxième effet tient au fait que certains grands auteurs n'ont longtemps été étudiés que par de petits collectifs de chercheurs et de chercheuses passionnés : via l'écopoétique et la zoopoétique, leurs œuvres ont retrouvé une nouvelle visibilité – Colette, Albert Cohen, Romain Gary/Émile Ajar (qui n'était globalement étudié que dans le secondaire) et même Jean Giono.

Concernant les *minores*, la relation au canon est plurielle. La zoopoétique fait émerger certaines œuvres invisibles jusqu'alors, ou considérées comme « datées », qui prennent une importance inédite. Louis Pergaud ou Pierre Gascar sont à la fois peu lus aujourd'hui et peu étudiés alors qu'ils s'avèrent très importants pour le renouvellement zoopoétique du canon ; c'était aussi le cas de Maurice Genevoix, qui a cependant trouvé une visibilité via son entrée au Panthéon et aux célébrations liées au centenaire de la Première Guerre mondiale. D'autre part, certains romanciers contemporains ou genres littéraires sont très appréciés du public comme Bernard Werber (qui écrit de véritables *best sellers*), la science-fiction ou l'*heroic fantasy* mais ne sont pas encore suffisamment entrés dans les salles de cours. Que dire en outre de la littérature jeunesse, qui reste un chantier énorme pour la zoopoétique ? Quant à l'étude zoopoétique de la littérature de langue française hors Europe, maghrébine, haïtienne ou africaine par exemple, c'est encore un angle mort terrible dans les salles de cours – en partie parce que l'animalité y est envisagée souvent de façon symbolique et allégorique. Heureusement, certains ont commencé à poser des jalons, comme Jean-Louis Cornille et Annabelle Marie pour « la littérature-monde », André Benhaïm pour le pourtour de la Méditerranée, [Floribert Nomo Fouda et Mouhamadou Ngapout Kpoumié](#) pour le Cameroun. Le tournant est pourtant largement pris en écopoétique : un colloque tenu à Dakar en 2023 portait sur « Littératures africaines et écologie », en lien avec le programme [Cartographie écopoétique des littératures africaines](#) porté par Xavier Garnier et le collectif [ZoneZadir](#).

Le verre optique animal oblige donc à internationaliser le propos, et à sortir de la préférence nationale – et son énigmatique « littérature française » ! Par-delà même notre biologie, l'animalité traverse l'humain de part en part, même si elle est bien sûr investie de valeurs culturelles puissamment différentes et liée à des situations historiques transnatio-

nales. Pensons à la littérature mettant en scène, de façon centrale, des animaux embarqués dans des arrachements esclavagistes (Patrick Chamoiseau) ou des guerres mondiales (Alice Ferney, Colette), ou des cités autant corrompues qu’invivables (Patrice Nganang, Ananda Devi, Alain Mabanckou).

AJ, ML et OS – Cette approche permet-elle aux études littéraires de se réinventer, aussi bien dans les curricula que dans la société ?

AS – L’implication personnelle est cruciale mais ne suffit pas pour institutionnaliser une approche scientifique inédite. Le montage d’un programme dédié à la zoopoétique, financé par l’Agence nationale de la recherche de 2010 à 2014, et désormais soutenu par l’unité de recherche [République des Savoirs](#) à l’ENS-PSL, a permis de créer un espace symbolique permettant une reconnaissance nationale et internationale de ce type de recherche, d’obtenir des financements et de créer un espace d’accueil concret pour des étudiants et des chercheurs de plus en plus nombreux à s’intéresser à la question. Mon propos n’est bien sûr pas de proposer un bilan de ce programme⁴ ou d’évoquer ses nouvelles perspectives, qui ont été abordées lors de la journée d’étude internationale [2014-2024, une décennie de zoopoétique](#). Il est d’indiquer brièvement que pour qu’il y ait évolution des enseignements et des corpus d’étude, il faut qu’il y ait en amont reconnaissance collective et construction du champ académique et culturel auquel les enseignants pourront s’adosser. La création d’un corpus d’ouvrages critiques considérés comme fondamentaux s’est imposée rapidement au sein de l’équipe de rédaction du carnet de zoopoétique Animots : la nécessité d’une rubrique [Les essentiels en zoopoétique](#) en dit long sur la nécessité de partager des ouvrages pouvant servir de socle et d’élan pour une réflexion commune, de même que l’arrêt de l’alimentation de la Bibliographie, du fait d’une production exponentielle ! L’information étant cruciale, nous avons aussi créé, sur un autre carnet plus philosophique, une rubrique [Axe humanités écologiques de l’ENS](#).

De plus en plus d’étudiantes et d’étudiants sont désireux de se former en humanités écologiques. L’ENS-PSL, qui a signé les Accords de Grenoble, a donc mis en place un enseignement à la [transition écologique et sociale](#), où la zoopoétique a toute sa place. La diffusion de la recherche via les Biennales du vivant qui réunissent trois grandes institutions de formation et de recherche, ou les Nuits ENS des Sciences et des Lettres (l’édition 2024 portera sur l’énergie), sont des moyens de toucher les jeunes, mais aussi les parents, pour informer sur les nouvelles recherches et donner envie de lire. Il importe en effet de croiser davantage humanités et sciences, et c’est ce que nous tentons de faire au [Centre de formation sur l’environnement et la société](#) – CERES, où des projets tutorés et des séminaires sont proposés à des étudiantes et étudiants de disciplines très différentes. Cela exige d’être souple sur les exigences en matière d’évaluation, et de se rendre accessible sans sacrifier à la haute tenue scientifique : une vraie gageure ! À l’ENS-PSL, nous travaillons à un Laboratoire des Transi-

4. Ce bilan est accessible sur « ANR 2010-2014 », *Carnet Animots*, [animots.hypotheses.org](#), et sur « Quelle place pour l’animal dans la littérature ? », *Lettre de l’InSHS*, janvier 2016, [f.hypotheses.org](#), p. 21-23.

tions (Lab-O) avec *L'Obs* et de nombreuses institutions académiques, pour proposer des rencontres et des conférences permettant de toucher des étudiants et étudiantes en lettres, mais aussi en management et commerce, pour les sensibiliser et écouter leurs idées. À l'inverse, il est aussi important de toucher les scolaires issus de classes défavorisées, pour leur faire connaître les enjeux de la transition, et le rôle de la littérature au sein de celle-ci : les élèves du [programme TALENS](#) ont ainsi assisté à de nombreux événements de la première Biennale du vivant à l'ENS-PSL en 2023. On comprend que les chercheurs et chercheuses travaillent aussi avec les arts de la scène : je pense aux [initiatives scéniques](#) de Frédérique Aït-Touati autour de l'œuvre de Bruno Latour, aux conférences dérapantes de la [Compagnie du Singe Debout](#), aux actions du [ShanjuLAB](#) en Suisse, aux librairies, maisons de la poésie et autres Maisons des sciences de l'homme qui ne cessent partout en France de faire connaître la zoopoétique et plus généralement les humanités écologiques. Je vous renvoie au [festival Poema](#) à Nantes, avec la revue [Animal](#) associée, parmi d'autres initiatives.

Enfin, des séminaires de zoopoétique font désormais partie des maquettes de nombreux Masters de Lettres. L'objectif, par la recherche au plus haut niveau et par sa diffusion au fil des ans auprès du grand public, est de permettre aux études littéraires d'être infusées par les grands enjeux écologiques actuels, sans amnésie historique : pour sortir d'un présentisme paralysant, ou de l'obnubilation sur la catastrophe, pour ouvrir l'avenir, il est fondamental de montrer que les questions se posent sur la longue durée.



Fig. 2. Villa Carlotta, XIX^e siècle, Italie. Photo Anne Simon.

AJ, ML et OS – L’attention portée, par la zoopoétique, à l’animalité dans les textes littéraires déplace l’accent de l’intellectuel vers le corporel et le sensible. Comment cela peut-il permettre de faire évoluer les pratiques de classe, de l’école à l’université ?

AS – Ce ne sont pas les idées qui manquent chez les enseignants pour imaginer des sorties, mais l’administration de ces sorties est devenue d’une complexité inouïe. Le premier pas est sans doute qu’ils soient aidés dans leur démarche. Une fois que l’administration et le ministère auront fait ce travail, je pense que des sorties avec des visites spécialement dédiées au vivant, à la nature, à l’animalité dans les Musées d’art et les Muséums d’histoire naturelle, sont très porteuses – je vous renvoie au concept de « [Randonnée en bibliothèque](#) ». Faire venir un chercheur ou une chercheuse me semble aussi une très bonne solution, surtout si c’est l’occasion de faire un hors-les-murs, de raconter des histoires, de lire des textes ou de proposer des [entretiens avec des artistes](#), et même d’imaginer de nouveaux formats à construire en collectif, tenant compte des intérêts des jeunes (pour le slam, les mangas, le [street art](#) par exemple).

Il s’agit de faire sentir charnellement aux élèves à quel point le réel est pétri d’imaginaire. On ne vit pas dans un monde de cafetières, on vit dans un monde où on raconte sa vie à ses proches, où on a besoin de mots, de fictions, d’envols : une écologie purement utilitariste passe à côté d’une écologie du désir... Le langage n’est pas en dehors du sensible, au contraire. Il est important de renouer corps et expression, sans doute en renonçant le plus souvent possible à la posture assise, aux enfermements dans les salles de classes, en pratiquant des arts martiaux, de la danse, du chant, des lectures et récitations à voix haute. Là encore, c’est au ministère de refuser que des normes délirantes conduisent à abattre des arbres dans des cours d’école... Cultiver un jardin, créer des herbiers, faire des sorties ornithologiques dans un bois, cuisiner, échanger des récits entre enfants d’origine différentes, vous connaissez déjà. Il faut de vrais moyens pour rénover l’école, et permettre aux jeunes qui en sont privés de partir en vacances, pour renouer avec la nature. Mais celle-ci est aussi à redécouvrir dans les villes, dans les cités et leurs interstices dont parle si bien Jean Rolin dans *Un chien mort après lui...* Avoir des projets de « tiers paysages » en lien avec les mairies, les bibliothèques et les jardiniers municipaux, est encore une idée.

AJ, ML et OS – La pluridisciplinarité s’impose comme une évidence dans les humanités environnementales. Comment concilier cette nécessité avec les exigences des différentes disciplines, ainsi que celle des cadres scolaires et universitaires ?

AS – J’ai déjà évoqué les avantages et les difficultés de la pluridisciplinarité, qu’il ne faut absolument pas se cacher : l’objectif n’est pas de croire pouvoir devenir spécialiste de tout et n’importe quoi, mais d’engager le dialogue avec des collègues, et des praticiens de la nature (dans les réserves naturelles, les centres océanographiques...), pour comprendre ce qui fait débat dans leur spécialité, ce qui leur importe, ce qui est un point aveugle, et pouvoir ensuite entrecroiser les réflexions. Dans le primaire et dans le secondaire aussi, les complicités entre

enseignants sont très profitables aux élèves : on peut imaginer un même thème traité en cours de sciences du vivant, d'histoire, de lettres, mais aussi avec des membres de la société civile. On montre ensuite les points de convergence et les points de divergence, et on fait de la difficulté à s'accorder l'occasion d'une réflexion⁵. L'idée est de saisir de façon sensible qu'une même « réalité » peut être abordée par différentes perspectives, parfois complémentaires, parfois en confrontation : qu'est-ce qu'un animal en philosophie ou en biologie ? Faut-il protéger des individus, des espèces ou des écosystèmes (différence entre biocentrisme et écocentrisme) ? Quels sont les enjeux, visibles et moins visibles, de la « conservation » ? Est-elle déliée du social (critique de l'écologisme post-colonial) ? Qu'est-ce que le sauvage ? La beauté du monde fait-elle partie du projet écologique, et si oui, que recouvre ce terme de « beauté » ?

Au niveau de l'enseignement supérieur, il est pénible de voir que la littérature est souvent abordée par certains anthropologues comme un simple matériau : du coup, sont privilégiées des œuvres « réalistes », avec une « histoire » clairement lisible, et des « personnages » menant une « vie bonne »... *Raboliot* de Maurice Genevoix est systématiquement convoqué par les anthropologues qui travaillent sur la chasse ; c'est une œuvre passionnante, mais le corpus est immense, pourquoi le réduire ? Ils sont bien embêtés avec l'ampleur philosophique, transcendante et poétique de *Moby Dick* de Melville ou le lien entre écriture, terreur et animalité dans *Le Terrier* de Kafka ! Il y aurait tant à étudier avec *Le Tigre* de John Vaillant ou « La chasse aux papillons » de Walter Benjamin, qui enfant saccage son jardin... Pour une véritable interdisciplinarité, il conviendrait que les études de lettres soient réintégrées dans les cursus scientifiques (de la géoscience à la sociologie), non comme une « servante » permettant d'illustrer ses propres idées en distribuant mauvais et bons points écologiques, mais comme un laboratoire d'expérimentation des possibles, permettant de rendre compte d'une complexité sociale, psychique, historique et géographique. C'est ce que nous commençons à faire, je l'ai dit, avec le CERES à l'ENS-PSL, en examinant les apports des études de lettres. Dans *Freshkills* de Lucie Taïeb, la transformation d'une méga-décharge en parc naturel apaisé est examinée de façon critique et sans idéalisme. Dans *Doggerland* d'Elisabeth Filhol, une énorme tempête nous place face à des personnages complexes, pas toujours « purs » éthiquement, qui affrontent une tempête économique, écologique, amoureuse, historique, et des temporalités incommensurables (du temps subjectif au temps de la géologie)... Victor Malzac travaille ainsi sur la violence et l'énergie animales dans l'œuvre du très grand écrivain belge Eugène Savitzkaya, Aimé Guex souhaite se lancer sur le passage de la bestialité à la zoophilie dans le romantisme noir et le décadentisme littéraire de la fin du XIX^e siècle.

Le champ scientifique doit donc évoluer, pour comprendre que les arts, les mythes, la littérature, la scène vivante aident à construire un monde où la beauté, l'intensité, l'émerveillement, l'effroi, la vie dans son rapport à la mort, le désir ont toute leur place. Penser l'écologie passe par une écologie des affects, des corps et des styles de vie.

5. Voir l'enquête menée par Virginie Maris, Marine Fauché et Clara Poirier, « Sauvages, naturelles, vivantes, en libre évolution... quels mots pour dépendre la terre ? », *Terrestres*, www.terrestres.org, 10 février 2022.

Bibliographie sélective

Ouvrages

SIMON Anne, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021.

SIMON Anne (dir.), *La Rumeur des distances traversées. Proust, une esthétique de la surimpression*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne », 2018 (chapitres « Proust lecteur de Maeterlinck : affinités sélectives », p. 303-317 et « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles : hybridités proustiennes », p. 319-350).

Direction de numéros de revues

BENHAÏM André et SIMON Anne (dir.), « Zoopoétique. Des animaux en littérature moderne de langue française », *Revue des Sciences humaines*, n° 328, 2017.

ROMESTAING Alain, SCHOENTJES Pierre et SIMON Anne (dir.), « Écopoétiques », *Fixxion*, n° 11, 2015. doi.org/10.4000/fixxion.8361

SIMON Anne (dir.), « Human-Animal, part 2 », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 16, n° 5, 2012.

MAIRESSE Anne et SIMON Anne (dir.), « Face aux bêtes / Facing Animals », *L'Esprit créateur*, vol. 51, n° 4, 2011.

Chapitres d'ouvrages

SIMON Anne, « De la légitimation d'un corpus zoopoétique à l'établissement d'un canon », dans Guillaume Bridet (dir.), *Batailles autour du canon*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, à paraître en 2025.

— « Vivant, nature, sauvage... : mots-mania ou mots-tabous ? », dans Colette Camelin, Raphaël Larrère et Alain Romestaing (dir.), *Le renouveau du sauvage et Que peut la littérature pour les vivants ?*, Saint-Josse, HDiffusion, à paraître en 2024.

— « Une arche animée : littérature et zoopoétique », dans Alain Fleischer (dir.), *L'Humain qui vient*, Paris, Hermann, 2024.

— « Une arche zoopoétique », dans Alexandre Gefen (dir.), *Un monde commun. Les savoirs des sciences humaines et sociales*, Paris, CNRS Éditions, 2023, p. 14-17. doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.57185

— « Hommes et bêtes à vif. Trouble dans la domestication et littérature contemporaine », dans Colette Camelin (dir.), *Écrire avec les vivants*, Paris, Hermann, coll. « Les Traversées de Cerisy », 2022, p. 129-146. doi.org/10.3917/herm.camel.2023.01.0129

— « Do povoamento animal ao naufrágio da Arca: literatura e zoopoética », trad. Cristina Alvares, dans Cristina Robalo Cordeiro (dir.), *Antologia – Francofonias em dialogo – Dos anos 80 à atualidade*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2022, p. 45-50. doi.org/10.14195/978-989-26-2233-0

— « Des bombes et des bêtes / Of Beasts and Bombs », dans Christine Germain-Donnat (dir.), *Incursions sauvages*, catalogue d'exposition Musée de la chasse et de la nature, Paris, éditions Lord Byron, 2022, p. 13-23.

— « Zoopoethics: literature challenged by industrial livestock farming », trad. Margot Lauwers et Bénédicte Meillon, dans B. Meillon (dir.), *Dwellings of Enchantment: Writing and Reenchanted the Earth*, Lanham, Rowman & Littlefield, coll. « Ecocritical Theory and Practice », 2020.

— « Platz für Tier! Aspekte der Zoopoetik », dans Doris Eibl et Christoph Vatter (dir.), *Mensch-Tier-Beziehungen in den frankophonen Kulturen, Literaturen und Medien. Les Relations entre homme et animal dans les cultures, littératures et médias francophones*, Sarrebruck, Köninghausen und Neumann, 2020, p. 15-25.

— « Literature and Animal Expressiveness: of the Cognitive and Ethic Aspects of Zoopoetics », trad. Clara Royer, dans Chiara Mengozzi (dir.), *Outside the Anthropological Machine: Crossing the Human-Animal Divide and Other Exit Strategies*, Londres / New York, Routledge, 2020.

— « Disagio nell'arca: letteratura, etica e disanimazione dei viventi », trad. Tiziana Migliore, dans Denis Bertrand et Gianfranco Marrone (dir.), *La Sfera animale. Valori, racconti, rivendicazioni*, Rome, Meltemi, coll. « Biblioteca/Semiotica », 2019, p. 115-133.

— « Pourquoi l'animal nous a appris à lire », dans Marin Schaffner (dir.), *Un sol commun. Lutter, habiter, penser*, Marseille, Wildproject, 2019, p. 147-150.

- « Animots/animaux : criação literária et zoopoética (séculos XX e XXI) », trad. Maria da Conceição, dans Cristina Álvares, Sérgio Guimarães Sousa, Ana Lúcia Curado et Isabel Mateus (dir.), *Figuras do Animal*, Ribeirão, Edições Humus, 2018, p. 15-28.
- « Hommes et bêtes à vif : trouble dans la domestication et littérature contemporaine », dans Arnaud François et Frédéric Worms (dir.), *Le Moment du vivant*, Paris, PUF, 2016, p. 421-439. doi.org/10.3917/puf.worms.2016.03.0421
- « Animality and Contemporary French Literary Studies: Overview and Perspectives », dans Louisa Mackenzie et Stéphanie Posthumus (dir.), *French Thinking about Animals*, Ann Arbor, Michigan Press, 2015, p. 75-88.
- « Au "pays" des bêtes : éco-poétiques de la ruralité contemporaine », dans Alain Romestaing (dir.), *Mondes ruraux, mondes animaux. Le lien des hommes avec les bêtes dans les romans rustiques et animaliers de langue française (XX^e-XXI^e siècles)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 215-228.
- « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles : hybridités proustiennes », dans Lucile Desblache (dir.), *Hybrides et monstres : transgressions et promesses des cultures contemporaines*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2012, p. 19-32.
- « Renouvellements contemporains des rapports hommes/animaux dans le récit narratif de langue française », dans Annick Dubied, Juliet Fall et David Gerber (dir.), *Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivités*, Genève / Paris, Droz, 2012, p. 103-117. doi.org/10.3917/droz.dubie.2012.01.0103
- « Chercher l'indice, écrire l'esquive : l'animal comme être de fuite, de Maurice Genevoix à Jean Rolin », dans Lucie Campos, Catherine Coquio, Jean-Paul Engelibert (dir.), *La Question animale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2011, p. 167-181. doi.org/10.4000/books.pur.38489
- « Antinature et animalité dans l'œuvre d'Albert Cohen », dans Alain Schaffner et Philippe Zard (dir.), *Albert Cohen dans son siècle*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2005, p. 265-284.

Articles de revues

- SIMON Anne, « Altérations », *Billebaude*, n° 23, novembre 2023, p. 78-87.
- « Chimères », *Billebaude*, n° 22, avril 2023, p. 46-55.
- « Des vies de chiens », *Billebaude*, n° 21, novembre 2022, p. 40-49.
- « Zoopoétique de Proust », *Nouvelle Revue Française*, nouvelle édition, n° 1, septembre 2022, p. 95-101.
- « Accueillir l'imprévisible », entretien avec Joëlle Zask, *Billebaude*, n° 20, avril 2022, p. 4-9.
- « Le sauvage, un espace-temps urbain », *Billebaude*, n° 20, avril 2022, p. 74-79.
- « Nemalonus mirties prieskonis: pramoninës gyvulininkystės iššūkis literatūrai », traduit en lituanien par Dainius Vaitiekunas, *Colloquia*, n° 50, 2022, p. 79-89. doi.org/10.51554/Coll.22.50.06
- « Une arche d'histoires et de bêtes », *L'Arche*, mai-juin 2022, p. 30-32.
- « Villes troubles », *Billebaude*, n° 20, avril 2022, p. 46-55.
- « L'insecte, le nid, le globe », *Billebaude*, n° 19, octobre 2021, p. 13-20.
- « Voler », *Billebaude*, n° 18, mars 2021, p. 58-69.
- « Escavar a terra, escavar a língua. Zoopoética dos vermes, insetos e outros parasitas », trad. Márcia Seabra Neves, *Revista Dobra*, n° 6, 2020.
- « Creuser la terre, creuser la langue. Zoopoétique de la vermine », *Communications*, n°105, 2019, p. 213-226. doi.org/10.3917/commu.105.0221
- « Ramures », *Billebaude*, n° 17, février 2019, p. 26-37.
- « Bambi, animal politique », *Billebaude*, n° 17, février 2019, p. 80-81.
- « Étreintes fauves », *Billebaude*, n° 15, novembre 2019, p. 38-39.
- « Le champ, l'arche et la scène : zoopoétique et zoomorphisme », *Thaëtre*, « Chantier #4 : Climats du théâtre au temps des catastrophes. Penser et décentrer l'anthropo-scène », www.thaetre.com, 2019.
- « Langage éprouvé et souci du mot juste : droit, littérature et élevage industriel », *Grief. Revue sur les mondes du droit*, n° 5, octobre 2018, p. 141-153. doi.org/10.3917/grief.181.0141

- « Noms d'oiseaux », *En attendant Nadeau*, hors-série n° 3, « Bêtises », www.en-attendant-nadeau.fr, 2018, p. 14-18.
- « Ravissements animaux. Écrire avec les bêtes », *Artpress2*, n° 48, mai 2018, p. 63-66.
- « Une arche d'études et de bêtes », *Revue des Sciences humaines*, n° 328, décembre 2017, p. 7-16.
- « La zoopoétique, une approche émergente : le cas du roman », *Revue des Sciences humaines*, n° 328, décembre 2017, p. 71-89.
- « Du peuplement animal au naufrage de l'Arche : la littérature entre zoopoétique et zoopoéthique », *L'Esprit créateur*, vol. 57, n° 1, mars 2017, p. 83-98.
- « Place aux bêtes ! Oikos et animalité en littérature », *L'Analisi linguistica e letteraria*, vol. 26, n°2, décembre 2016, p. 73-80.
- « La Fête de l'ours », *Billebaude*, septembre 2016, p. 58-67.
- « Animal : l'élevage industriel », *Mémoires en jeu – Revue critique interdisciplinaire et multiculturelle sur les enjeux de mémoire*, www.memoires-en-jeu.com, décembre 2015.
- « Biopower and the Contemporary Novel: Writing the Objectification of the Animal », trad. Miranda Mueller, *Inmunkwahak. The Journal of the Humanities*, n° 102, décembre 2014, p. 23-42.
- « Les études littéraires françaises et la question de l'animalité (xx^e-xxi^e siècles) : bilan et perspectives en zoopoétique », *Épistémocritique*, vol. 13, epistemocritique.org, avril 2014.
- « L'animal entre empathie et échappée (Lacarrière, Darrieussecq, Bailly) », *Figures de l'art*, n° 27, 2014, p. 257-268.
- « Au zoo avec Marcel Proust : création romanesque et point de vue zoologique », *Europe*, n° 1012-1013, août-septembre 2013, p. 94-106.
- « Marie Darrieussecq ou la plongée dans "les mondes animaux" », *Dalhousie French Studies*, vol. 98, printemps 2012, p. 77-87.
- « Introduction », *L'Esprit créateur*, vol. 51, n° 4, décembre 2011, p. 1-5.
- « De la chasse au carnage dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* (Flaubert) », *L'Esprit créateur*, vol. 51, n° 4, décembre 2011, p. 32-43.
- « "Loups-phoqueries" : les points de vue animaux chez Béatrix Beck », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 14, n° 1, 2010, p. 267-277.
- « Bêtes, "homme naturel" et "homme humain" chez Albert Cohen », *Cahiers Albert Cohen*, n° 18, 2008, p. 13-25.
- « Hybridité animale et végétale dans *Deux Cavaliers de l'orage* (Giono) », *Nouvelles Francographies*, vol. 1, n° 1, septembre 2007, p. 205-216.
- « Portrait de l'artiste en hibou : de l'usage anthropologique de la zoologie chez Proust », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 9, n° 2, avril 2005, p. 139-150.

Préfaces et postfaces

- SIMON Anne, Postface à Rachel Carson, *Sous le vent de la mer*, préf. Margaret Atwood, traduction de Pierre de Lanux révisée par Clément Amézieux, Marseille, Wildproject, 2024.
- Préface à Davide Vago, *Le Tissage du vivant (Pergaud, Genevoix, Giono)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2023.
 - Préface à Vincent Lecomte, *L'art contemporain à l'épreuve de l'animal*, Paris, L'Harmattan, 2021.
 - « Les entremondes de Tadeusz Konwicki : l'écopoétique aux prises avec l'histoire », postface à *Chroniques des événements amoureux* de Tadeusz Konwicki, trad. Hélène Wodarczyk, Marseille, Wildproject, 2017, p. 222-237.
 - Préface à *La Cigale et la Fourmi en « images » : de Jean de La Fontaine à Jean-Pierre Collinet*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2015, p. 5-8.

Entretiens

- SIMON Anne, « Changer de plan, traverser les temps : complexité de la zoopoétique », entretien avec Olivier Penot-Lacassagne, *Elfe XX-XXI*, n° 11, 2022. doi.org/10.4000/elfe.4468
- « L'humain ne sort jamais de l'animalité », entretien avec Roméo Bondon, *Ballast*, www.revue-ballast.fr, octobre 2021.
- « Conversation Questions for Professors Anne Simon and Stephanie Posthumus », entretien avec Lucas Hollister, *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 25, n° 1, janvier 2021, p. 16-41. doi.org/10.1080/17409292.2021.1865051
- « Animaux, animots : ce n'est pas une image ! », entretien avec Denis Bertrand et Raphaël Horrein, *Fabula*, « La Parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation », dir. Denis Bertrand et Michel Costantini, avril 2018. doi.org/10.58282/colloques.5368
- « "La zoopoétique : un engagement proprement poétique en études animales littéraires." Entretien par Alain Schaffner », *Elfe XX-XXI*, n° 5, 2015, p. 217-228.
- « Qu'est-ce que la zoopoétique ? », entretien avec Nadia Taïbi, *Sens-Dessous*, n° 16, 2015, p. 115-124. doi.org/10.3917/sdes.016.0115